

Allocution de M. POUCHPA-DASS

Directeur de la Culture et des Etudes de l'UNESCO

C'est pour moi, tout à la fois, un honneur et une joie que de me trouver parmi vous aujourd'hui.

Je vous apporte le salut et les vœux de M. Amadou Mahtar M' Bow, Directeur général de l'Unesco. Je vous remercie en son nom d'avoir bien voulu associer l'organisation à cette activité pionnière pour la promotion de la culture technique. Je rends hommage au Centre de Recherche sur la Culture technique qui en est l'initiateur.

Votre préoccupation rejoint celles de l'Unesco, qui estime qu'il n'est plus possible de s'en tenir à une définition restreinte de la culture: celle qui consiste à l'identifier aux beaux-arts, aux belles lettres et aux humanités classiques. La culture ne constitue pas à l'intérieur du champ social une activité de luxe, privilège d'une élite, ou un ensemble de biens précieux, apanage d'une minorité de possédants, ou bien encore un secteur d'activité particulier, réservé à des spécialistes, c'est-à-dire les "créateurs", dont il suffirait de diffuser les œuvres pour élever le niveau culturel de la population. La culture n'est pas non plus liée à des différences de classe ou de condition; enfin, elle n'est fondée sur aucune hiérarchie.

La culture est partout, là même où on ne veut pas la voir, c'est-à-dire au cœur du quotidien. Etroitement liée à ce qu'il est convenu d'appeler maintenant le "cadre de vie", la culture constitue un ensemble d'attitudes, d'habitudes, de comportements et de représentations, dont on a plus ou moins conscience et qui permettent à une collectivité de faire face à son environnement et d'affirmer son identité. Bref, c'est une certaine dimension de la vie humaine, accessible à tous et faite pour l'épanouissement de chacun. Parler aujourd'hui de culture signifie parler des systèmes scolaires, des grands moyens de communication de masse, des industries culturelles ainsi que de l'art et de ses institutions.

Considérant la culture comme une attitude de l'homme face à sa condition naturelle et historique, et par suite comme génératrice d'éléments essentiels de la qualité de la vie, l'Unesco relie tout naturellement la notion de culture à celle de *développement* qui, depuis le début des années 60, n'a cessé de s'élargir et de s'approfondir.

Aujourd'hui, la conception selon laquelle l'homme est *l'alpha et l'oméga* du développement, à la fois son agent et sa

fin, s'est affirmée.

Répudiant l'abstraction unidimensionnelle de l'*homo economicus*, la théorie et la pratique du développement s'efforcent de plus en plus d'embrasser l'homme dans son intégralité, avec ses besoins, ses possibilités et ses aspirations multiples et divers.

C'est dans cette optique que l'Unesco estime que le développement culturel fait partie intégrante du *développement total*. Ainsi le développement culturel devient l'accès à l'*humanisme moderne*, qui, avec les arts, englobe les sciences exactes, les techniques et les sciences humaines.

L'homme cultivé est alors celui qui se veut en insertion critique et active dans le monde. En d'autres termes, et pour tenir compte de la nature actuelle du monde, l'homme cultivé doit être un agent de changement. Refusant la passivité, le rôle d'objet auquel certaines forces voudraient le contraindre, l'homme cultivé se veut actif, il se veut autonome, il veut "prendre en charge son destin" selon l'expression d'Edgar Faure.

C'est dans ce sens que nous pouvons dire que la connaissance des mécanismes sociaux ou économiques fait partie de la culture au même titre que le théâtre, par exemple.

En effet, les hauts moments de la civilisation ont toujours été le résultat d'une crise de civilisation, d'une mutation de l'homme, ou pour mieux dire la manifestation de cette crise, de cette mutation

Or, ces crises, ces accélérations ne sont pas dans leur essence exclusivement "artistiques"; elles sont techniques et économiques.

Ce n'est d'ailleurs pas dégrader l'œuvre d'art que de la situer dans son contexte; c'est lui donner sa pleine valeur explicative. C'est en revanche réduire une civilisation que de la définir par ses seules valeurs artistiques; c'est la castrer de certaines de ses forces vives; et c'est aussi enlever à ses œuvres d'art toute une part affective et vécue qui contribue à leur prix et à leur signification.

A l'autre extrémité de l'éventail culturel où l'on trouve les sciences exactes, les sciences humaines, les techniques etc..., on se borne à enseigner, et encore pas toujours.

Toujours est-il que la valeur culturelle de ces secteurs est encore mal reconnue. Songeons simplement aux ouvrages qui se proposent de formuler les rapports objectifs entre les

arts et les sciences d'une époque donnée: d'un accès difficile, d'un langage peu accessible, ces textes ne peuvent être la lecture que de privilégiés.

Or, pour que la culture ait pour bénéfice majeur la participation sociale, permettant à la fois la compréhension d'autrui et la valorisation personnelle, le mot culturel doit être pris dans son ouverture la plus large et englober l'homme dans son travail, dans la politique, dans l'économie, la technique, le scientifique aussi bien que dans l'artistique.

C'est en tant qu'être de culture que l'homme est motivé et donc agit, se donne un but, et donc oriente son action.

Cette conception humaniste du développement ne dénie ou n'ignore en aucune manière la nécessité de la croissance économique et du développement scientifique et technologique qui sont des phénomènes irréversibles.

Et la technique, qui a modifié de fond en comble les rapports humains, en abolissant les distances et en transformant la condition de vie urbaine, crée à travers le monde une civilisation dite précisément *technicienne* dont l'action unifiante, déjà sensible sur le plan économique, ne pourra manquer d'affecter l'organisation politique elle-même.

Et pourtant, voici qu'en cette époque de triomphes auxquels rien ne saurait se comparer dans le passé, la science se trouve soudain faire l'objet d'une sorte de désenchantement diffus, voire d'une contestation déclarée - et cela surtout de la part de ceux qui ont le plus profité de ses bienfaits intellectuels et matériels. Cette situation a de quoi surprendre.

Il semble que le résultat d'un scientisme béat ait produit chez une partie de la jeune génération une certaine désaffectation vis-à-vis de la science.

Cette désaffectation va jusqu'à la recherche délibérée des formes les plus variées - voire traditionnelles - de la vérité, dans toutes les manifestations de la pensée anti-scientifique. Mais à y bien réfléchir, cette situation n'est paradoxale qu'en apparence. Car ce n'est pas l'esprit scientifique, dans sa quête de vérité et dans ses méthodes, qui est proprement mis en cause. Ce qui égare, ce qui choque, ce qui effraie, ce sont les nouveaux pouvoirs que la science confère à l'homme sur le monde et sur lui-même.

Il est très compréhensible, sinon normal, qu'il en soit ainsi, et cela sans que la science doive pour autant être incriminée. L'utilisation, en effet, de certains de ces pouvoirs est trop intimement associée aux modèles socio-politiques et socio-culturels de la civilisation industrielle dont elle est le moteur, pour que les tares et les dangers, réels ou supposés, de ces modèles et de cette civilisation ne soient pas plus ou moins directement imputés à la science.

Les réactions passionnées que suscitent les menaces qui pèsent sur la préservation des ressources et de l'équilibre de la biosphère, ainsi que sur la qualité de l'environnement, fournissent maints exemples de cette attitude qui confond sous une même réprobation science, technologie et société. C'est pourtant la science elle-même qui a permis d'identifier et de mesurer ces menaces avant que la politique et l'homme de la rue s'en inquiètent.

En fait, ce que d'aucuns appellent la crise de la science, c'est une crise totale de nos mentalités. Elle provient d'une inadéquation grandissante de notre pensée morale et de notre pensée politique aux graves problèmes de conscience et d'organisation que posent les pouvoirs que nous donne la science. Nous n'avons pas l'éthique et la politique de notre science et de notre technologie. Voilà le vrai problème. Voilà le retard qu'il nous faut d'urgence combler par la définition et la prise en charge de responsabilités nouvelles. A un colloque qu'il avait organisé en septembre 1974 sur le thème "biologie et devenir de l'homme", le Recteur Mallet

disait dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne : "à pouvoirs nouveaux, nouveaux devoirs". Rien n'est plus vrai. Rien n'est plus nécessaire.

Mais cela n'est possible qu'à travers une *conception humaniste du développement* dont je parlais tout à l'heure.

Il faudrait que le développement technologique soit englobé et mis en place, première mais non centrale, dans un ensemble plus vaste où l'homme retrouve l'intégralité de sa nature et de ses aspirations.

Il faudrait donc acculturer la technologie c'est-à-dire intégrer la réalité sociale de la technologie, sous son double aspect intellectuel et pratique, dans un système de valeurs qui lui confère justification et signification. "Il faut humaniser les machines et non robotiser les hommes", comme disait le Président Giscard d'Estaing, dans son discours de clôture du colloque "informatique et société". Pour acculturer la technologie, la culture doit rejoindre l'état intellectuel et le degré d'organisation qui ont permis l'apparition d'un certain état de la technologie; pour comprendre, au sens plein du terme, celle-ci, l'expliquer, la justifier, l'assimiler et non faire l'inverse.

En fait, il s'en faut que les sociétés, fut-ce les plus modernes, soient d'ores et déjà entrées, toutes entières, dans la civilisation scientifique. Aussi, est-il encore temps de reprendre les choses *au principe* qui est la science.

Il faut une éducation scientifique généralisée et approfondie. Mettre l'accent sur l'esprit scientifique, la discipline intellectuelle et morale qu'il comporte, faire mieux savoir la signification humaniste de la science.

Il est nécessaire de repenser l'enseignement de la science afin de débarrasser celle-ci de ses sortilèges, de son caractère élitaire et magique et d'élaborer une nouvelle éthique scientifique; de montrer que la moindre expérience créatrice, dans le domaine de la science ou de la technologie, qu'elles aient pour objet l'ordre naturel ou l'ordre humain, est une histoire pleine d'aventures extraordinaires, avec des échecs, des triomphes et des martyrs; bref, il est nécessaire de faire admettre que la science est un *fait culturel*.

Une action auprès des scientifiques s'impose : en les invitant à adjoindre à la méthodologie et à la pratique scientifique des modalités de prévision concernant les possibilités d'application des résultats de la recherche. En dotant à cette fin les chercheurs d'un instrument juridique leur permettant d'exercer une influence sur la politique scientifique nationale. En faisant procéder à des études de sciences sociales sur les conditions et les aspects socio-culturels des applications de la science et de la technologie.

En faisant participer les représentants de la communauté scientifique et technique aux décisions sur les projets de recherche d'importance fondamentale pour la société. Enfin, en tenant le grand public régulièrement informé, de façon à attirer son attention sur les conséquences de la recherche.

La science et la technique ne seront vraiment réintégrées à l'humain que lorsqu'elles se seront faites entièrement transparentes à elles-mêmes; lorsqu'elles exerceront sur elles-mêmes les pouvoirs d'une réflexion inspirée et éclairée par les besoins et les aspirations sociaux et humains.

Voilà pourquoi, l'Unesco attache de l'importance à la conférence qui vous réunit à Annonay. L'attention que vous accordez, dans le cadre de cette rencontre, au développement des musées scientifiques et techniques pour en faire des lieux d'appréciation mutuelle des cultures, et l'effort que vous faites pour préserver et sauvegarder, partout où ils sont menacés de disparition, les monuments techniques les plus caractéristiques de l'héritage humain, méritent d'être loués. En effet, il ne s'agit pas là de témoins inertes d'une époque révolue. Au même titre que les œuvres d'art, ils permettent,

si on les place dans leur contexte historique et géographique, de mieux comprendre les cheminements par lesquels l'humanité poursuit sa marche en avant.

Ces musées et ces monuments peuvent acquérir une signification nouvelle. Ils permettront de satisfaire de multiples curiosités intellectuelles et deviendront, dans leur essence même, des carrefours culturels capables de ressusciter les aspects d'une société, de résumer un événement et de suggérer un monde disparu. Ils permettront aussi de deviner les cheminements par lesquels les créateurs scientifiques, individus ou groupes, appréhendent la vie ou expriment leur spiritualité. Aussi, leur fonction didactique apparaît maintenant comme essentielle.

En effet, l'enseignement général et l'enseignement technique devront s'interpénétrer pour promouvoir cet humanisme scientifique.

De même qu'il faut faire place à la formation éthique et esthétique dans l'enseignement scientifique et technique, de même, la culture technique doit être une composante majeure de toute cette éducation.

Il s'agit moins de dispenser des connaissances scientifiques à beaucoup que d'inculquer un esprit scientifique à tous.

Il faut pour cela un esprit neuf et c'est ce que vous contribuez à créer. Grâce à cette nouvelle approche, le retard des systèmes sociaux et humains vis-à-vis du progrès de la technique pourra être rattrapé.

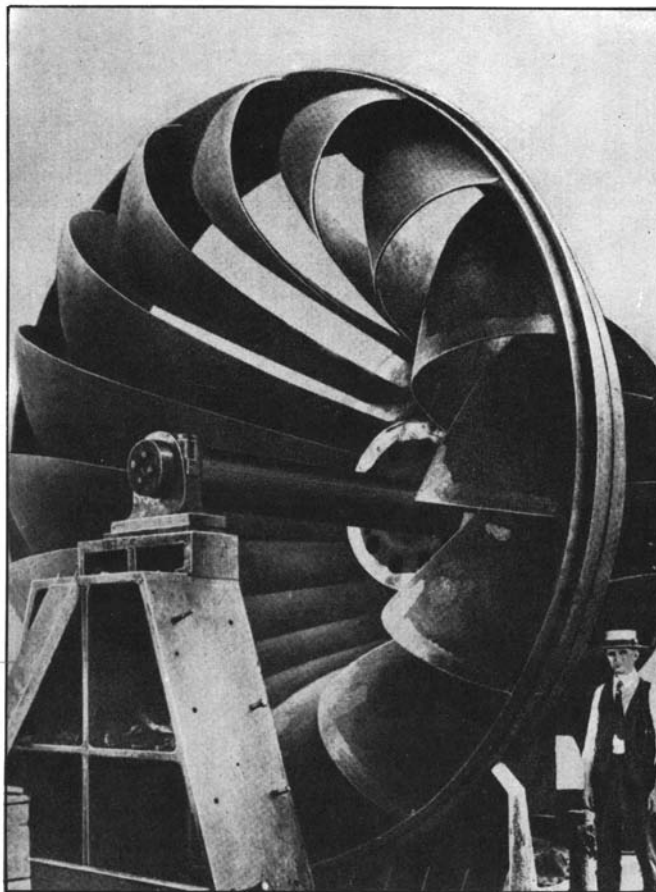
Dans ce processus inéluctable certaines valeurs culturelles ne survivront point. Mais c'est aux communautés qu'il appartient d'opérer ce choix. L'Etat, qui ne peut prétendre inventer la culture, doit les aider à choisir.

Le rôle des mass média est ici primordial; car ils sont en mesure de modifier le symbolisme ou baigne la connaissance humaine.

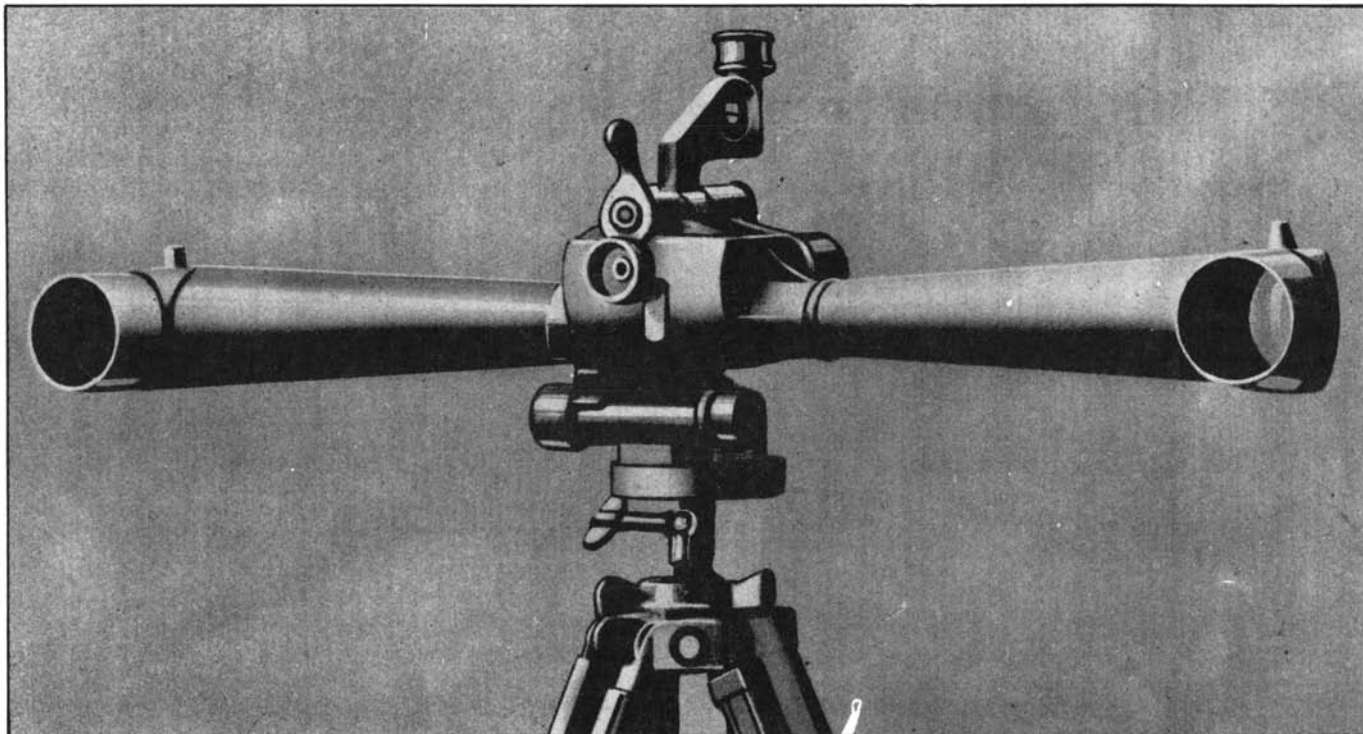
Cette question entre aussi dans vos préoccupations.

En bref, votre démarche correspond bien à la conviction de base de l'Unesco que la science est *un fait culturel* et que la technique, qui en est le prolongement naturel, est une *invention culturelle*.

Bergson disait que : "l'univers scientifique était un grand corps en quête d'un supplément d'âme".



Roue d'une turbine Francis



Jumelle à ciseaux